

Domingo Pau « El Columbiano de Cuba »

La vie et l'œuvre d'un maître de la danse afro-cubaine

Par Fabrice Hatem



J'ai rencontré Domingo Pau par l'intermédiaire de sa fille Luanda, qui pratique comme son père l'art de la danse afro-cubaine et vit actuellement à Nice. A la suite d'un petit reportage que j'avais réalisé sur elle, à la fin 2010, elle m'avait proposé de prendre contact avec son père. Celui-ci souhaitait en effet que soit conservée une trace de sa vie et de son œuvre dans un document filmé. Cette proposition m'enthousiasma, car je savais que Domingo Pau était considéré dans son pays comme l'un des maîtres les plus reconnus de la danse folklorique. Je résolus donc d'aller passer à Cuba le temps qu'il faudrait pour m'imprégner du personnage, apprendre ce que j'ignorais de cette culture, enfin collecter les documents et tourner les scènes nécessaires à la réalisation de mon film (photo ci-contre : démonstration de Columbia par Domingo en Italie).

Il fallut cependant de longs mois, du fait de problèmes professionnels et de santé, pour que je puisse concrétiser ce projet. Ce n'est donc que début juin 2011 que je pus enfin me rendre à Cuba. Mais dès que j'annonçai ma venue à Domingo Pau, deux mois avant mon arrivée, je sentis de son côté une disponibilité et une mobilisation qui me firent bien augurer de la suite. Nous commençâmes à échanger quotidiennement, par e-mail et par téléphone, sur toutes sortes de questions, artistiques comme matérielles : la structure du film, le type de documents nécessaires, mon logement à la Havane, etc. De son côté, Luanda m'appuyait de son enthousiasme et de ses connaissances. Pour préparer au mieux mon voyage, j'avais également rédigé, au cours du mois de mai, le scénario du documentaire et le plan de tournage. C'est donc assez bien préparé que je montai donc dans le vol Air France Paris-La Havane à l'aéroport de Roissy, le 7 juin 2011 (ci-contre : Domingo dans le rôle de Oggun).



Un type épatant



Avant même de rencontrer Domingo Pau, j'avais été séduit par les grandes qualités que nos premiers contacts m'avaient permis d'entre-apercevoir. D'abord, l'admiration et l'amour avec lesquels sa fille Luanda m'avait parlé de lui (photo ci-contre : Domingo et Luanda sur le grand escalier du théâtre Mella de La Havane). Ensuite, la confiance dont m'avait honoré, sans encore me connaître, ce grand artiste, me proposant de réaliser un documentaire sur lui, sur la seule base du témoignage favorable de sa fille à mon sujet. Enfin, le sérieux et le professionnalisme avec lesquels il avait préparé ma venue.

Mes premiers contacts avec lui confirmèrent, et au-delà, cette impression positive. Il me restait bien sûr, à mon arrivée, quelques appréhensions : et si le courant de sympathie ne passait pas entre nous ? Et si Domingo ne m'accordait pas suffisamment de temps et d'attention pour permettre la réussite de mon projet ? En quelques heures, je fus rassuré. D'abord, parce qu'une empathie, je crois réciproque, et qui s'avéra durable, nous rapprocha dès le premier contact. Ensuite parce que je fus « pris en main » par Domingo d'une manière extrêmement efficace et organisée.

Notre première rencontre eut lieu dans la belle et confortable « maison particulière » du quartier du Vedado que Domingo avait réservée pour moi. Tout de suite, il m'exposa le programme prévu de notre tournage, qui était en partie calqué sur celui de ses activités professionnelles régulières, et en partie organisé autour d'une série de visites aux lieux, aux collègues, aux amis et aux familiers qui avaient accompagné jusqu'à aujourd'hui les différents aspects de son existence (Ci-contre : Domingo commentant quelques photos de sa carrière).



Ce programme fut ponctuellement accompli - et au-delà - au cours du mois de juin. Tous les jours, je pus me rendre, armé de ma caméra, de mon bloc-notes et de mon appareil photo, dans les différentes compagnies de danse où Domingo était ou avait été actif, comme danseur et chorégraphe, au cours de sa carrière artistique : Teatro America, Compagnies Ebony et Obini Bata, Groupe folklorique Alafia, Cabildo de La Havane, Conjunto Folklorico Nacional.... Je pus filmer les répétitions et des cours animés par Domingo, interviewer ses collègues et ses élèves (Photo ci-contre : répétition du groupe Obini Bata).

Je visitais aussi, en sa compagnie, tous les lieux de La Havane où il avait vécu au cours des soixante premières années de son existence : quartiers d'Atare et du Parque Maceo, faubourgs de San Miguel del Padron, de Guanabacoa et de Marianao, où il vit actuellement dans un modeste appartement (Photo ci-contre : Domingo me montre les lieux de son enfance au Parque Maceo).



Je pus également rencontrer sa famille : sa mère, ses sœurs, son épouse Olga, ses enfants, ses cousins. Je consultais ses archives personnelles – films, photos, décorations, articles, objets divers – pour compléter ma documentation. Je réalisai avec lui plusieurs heures d'entretiens filmés où il me parla de sa vie personnelle, de sa carrière artistique, de ses rencontres et de ses amis, de ses convictions esthétiques et pédagogiques, de sa philosophie de la vie... (photo ci-contre : avec sa mère et sa sœur Caridad à Centro Habana).

Au fil des jours, je sentais croître le sentiment d'amitié et de respect que j'avais éprouvé pour lui dès avant mon arrivée. Non seulement Domingo Pau avait été un grand danseur – les témoignages admiratifs de ses collègues et les films que j'avais visionné en témoignaient abondamment – mais il était également aujourd'hui un grand chorégraphe et un grand pédagogue. Il suffisait pour s'en convaincre de voir le respect et l'attention que lui témoignaient les jeunes danseurs participant à ses classes ou à ses répétitions (photo ci-contre : Domingo avec les danseurs du CFN).



Vis-à-vis d'eux, il savait manier, de manière toujours opportune, toujours bien adaptée aux situations et aux publics, toute la palette des attitudes : l'humour ou la sévérité, les encouragements ou les critiques, l'appel à la créativité artistique ou à la mémoire. Et vis-à-vis de moi, il jouait, sans jamais se lasser, le rôle d'un mentor attentif, dévoué, et, j'ajouterais, affectueux, faisant preuve d'une humeur toujours égale malgré le deuil qui l'affectait, puisqu'il venait malheureusement de perdre sa seconde fille, Dahomey (photo ci-contre : Dahomey, à gauche, et Luanda).



Dans le quotidien, Domingo Pau est en effet un homme qui sait exprimer, de mille manières, son attention à l'autre. Il est très agréable, particulièrement à Cuba, de se trouver en présence d'un interlocuteur ponctuel, arrivant aux rendez-vous toujours muni des documents ou des objets promis. Tout au long de sa présence à vos côtés - que vous soyez son élève, son partenaire, son ami ou un journaliste en train de réaliser un documentaire sur lui - il sait vous entourer d'une attention soutenue, répondant rapidement et précisément à vos questions, agissant de manière efficace pour résoudre les difficultés. Et il est aussi très touchant de voir cet homme d'une soixantaine d'années s'élancer, avec la fougue d'un jeune brigadiste, pour aider une vieille dame mal voyante à traverser une rue du Vedado... Peut-être pense-t-il alors à sa vieille mère, elle-même aveugle, mais cela n'enlève rien à la beauté du geste. (Photo ci-contre : parlant avec un enfant, au Parque Maceo).



Ce comportement altruiste semble au premier abord, complètement spontané chez notre homme. Mais, à le mieux connaître, on s'aperçoit qu'il s'enracine dans un terreau moral très riche et aux composantes complexes. De ses origines familiales très modestes, où les hasards de la vie l'amenèrent très vite, en tant que fils aîné, à assumer le rôle de chef de famille, il tient un profond sens des responsabilités. Du sentiment religieux hérité de sa famille, vient sa conviction dans le caractère transcendant de certains principes moraux, comme le sens du devoir et le respect d'autrui. Enfin, de son engagement, au cours de sa jeunesse, dans le mouvement révolutionnaire, il a conservé le réflexe du don désintéressé de son temps et de son travail à la collectivité, ainsi qu'une certaine forme de modestie par rapport à son statut d'artiste (Photo ci-contre : Domingo écoutant un trompettiste au bord du Malecon).

Bref, Domingo Pau m'apparut comme un homme généreux et sympathique. A la fois dans son comportement apparent et dans ses tendances profondes. Il aide sa femme Olga à faire les courses et la vaisselle, dans un pays où, malgré 50 ans de révolution socialiste, les vieux réflexes machistes restent profondément ancrés (photo ci-contre : à la cuisine, avec sa fille Luanda). Il anime bénévolement plusieurs projets culturels collectifs rassemblant des jeunes d'origine modeste dans son quartier populaire de Marianao, pendant que d'autres, moins talentueux que lui, se préoccupent surtout de donner des cours de Salsa à des touristes de passage. Et il consacre ses dimanches au développement personnel et artistique de son fils, Kumasi, qui, à 18 ans, suit les traces de son père sur les chemins de la danse professionnelle.



Mais Domingo est aussi très exigeant avec lui - même et avec les autres. Avec lui, on ne transige par beaucoup avec l'ordre, la ponctualité, l'honnêteté intellectuelle, le travail, la discipline, le respect d'autrui, l'authenticité et la sincérité de l'expression artistique. Il faut l'avoir vu « passer un savon », pour une raison ou une autre, à un groupe de jeunes danseurs tétanisés, écoutant son admonestation dans un silence contrit, pour s'en convaincre. Et ensuite, avouerais-je, on a envie de se conformer aux règles

rappelées par lui, simplement pour continuer être digne de son amitié (photo ci-contre : Domingo montre un pas aux danseurs du CFN).

Physiquement. Domingo Pau est un homme de taille moyenne, au torse plus puissant que corpulent. Sa peau est de couleur café au lait très sombre, sans être d'un noir profond. Son visage est assez rond, mais avec des traits plutôt fins, un regard attentif, un sourire avenant. Sa démarche, à la fois souple et puissante, ne paraît pas celle d'un homme de 60 ans, mais de 35. Il sait vous mettre en confiance par des attitudes de familiarité sans excès – sourires, serremments de main, embrassades, petits signes discrets – qui vous font sentir que vous êtes autorisé à pénétrer dans le cercle proche de ses amitiés. Bref, c'est aussi un séducteur.



Pris sous le charme, j'ai eu très vite le sentiment - comme beaucoup d'autres avant moi, mais comme eux à juste titre - d'être un dépositaire privilégié de l'intérêt et de la confiance de cet homme. Une impression également alimentée par le très vif sentiment de reconnaissance que me procurèrent ces quatre semaines passées en sa compagnie. Avec lui, grâce à lui, je pus en effet découvrir Cuba de manière bien plus complète et approfondie que jamais je ne l'avais fait auparavant. Et, à travers la vie de Domingo, j'ai aussi pu aussi explorer la culture, l'histoire, la géographie sociale et urbaine du pays.

Un éminent danseur du Conjunto Folklorico Nacional



Domingo Pau fait partie de cette génération d'artistes, née avec la révolution cubaine et longtemps portée par son élan, qui a contribué à donner ses lettres de noblesse au folklore cubain, et tout particulièrement à sa composante africaine, longtemps considérée comme une « cosa de negros » indigne d'intérêt de la part de tenants de la « culture savante ». Né en 1950 dans un famille noire très modeste de La Havane – sa mère était femme de ménage, son père était docker sur le port - c'est un « self made man » au sens le plus large du terme : un

homme qui a su acquérir par ses propres efforts - avec l'aide de quelques maîtres sensibles à son talent – non seulement la maîtrise de son art de la danse, mais aussi une vaste culture s'étendant bien au-delà des limites du folklore populaire cubain, ainsi que la capacité à s'exprimer avec raffinement par l'écrit et par la parole (photo ci-contre : Domingo dansant une Columbia aux Sabados de la Rumba) .

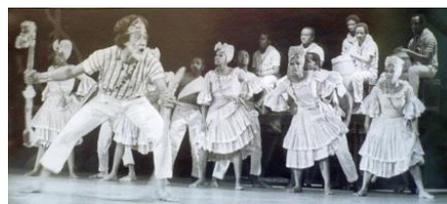
J'évoquerai plus loin les différentes étapes de son ascension artistique – ses premiers pas de danse folklorique dans le quartier de San Miguel del Padron, sous la direction de Elda Palacio, au début des années 1960, puis l'entrée dans des groupes de danse de plus en plus prestigieux – Groupe Kalunga, Colonia Juvenil del Mar, Grupo Patakin, Ballet moderne de Cuba – jusqu'au milieu des années 1970. Mais parlons tout de suite de son expérience artistique la plus importante et la plus durable : les années passées au fameux Conjunto Folklorico Nacional de La Havane, où il rentre en 1976 à l'occasion de l'absorption par celui-ci du groupe Patakin (Photo Ci-contre : Duo de Chanclettas avec Johanes Garcia en 1980 dans le spectacle Polyrythmia).



C'est en effet dans cette institution, créée en 1960 pour promouvoir et transmettre le patrimoine populaire dansé et musical afro-cubain, que Domingo va effectuer, au cours du quart de siècle suivant, l'essentiel de sa trajectoire artistique, d'abord comme danseur de ballet, puis comme soliste, enfin comme chorégraphe. J'ai eu la chance d'avoir eu accès à de – trop rares – documents filmés de cette époque, puis de pouvoir ensuite en interviewer les

protagonistes, compagnons de scène et de tournée de Domingo. Cela m'a permis de prendre la dimension du travail remarquable et très original réalisé, au cours du demi-siècle passé, par ce groupe d'artistes : partir d'un fait folklorique jusque-là considéré comme marginal et le transformer en fait artistique de grande valeur et de grande variété sans en dénaturer l'authenticité.

Pour cela, il leur a fallu tout inventer – ou plus exactement mettre en place tous les éléments de spectacles scéniques à partir d'une base diffuse de culture populaire qui n'était pas faite pour cela. Celle-ci était en effet jusque-là transmise par la seule tradition familiale ou de quartier, interprétée dans des lieux de la vie ordinaire, avec une dimension souvent religieuse, voire même secrète... Les enfants d'ouvriers, de dockers, de femmes de ménage, de paysans qui ont intégré le CFN au de ses vingt premières années d'existence, porteurs de leur seule tradition familiale complétée par la fréquentation de quelques groupes folkloriques amateurs, ont donc dû, par leurs propres efforts, se transformer en danseurs, musiciens, décorateurs et chorégraphes professionnels. Ils ont dû inventer, par une sorte de génération spontanée, une nouvelle forme d'expression artistique : le folklore afro-cubain de scène (photo ci-contre : Domingo Pau dans le spectacle « Trinitaria »).



Domingo Pau intègre le CFN, à l'occasion de l'absorption du groupe Patakin au moment où les premières bases de cette transmutation ont été posées par la toute première génération des fondateurs : Juan de Dios Ramos, Zenaida Armenteros, Luis Chacon, Lazaro Ross, Rogelio Martinez Furé... 35 ans plus tard, revenu sur les lieux, il se souvient encore avec émotion de son examen d'entrée réussi : « c'était ici même, au fond du patio du CFN, à deux pas de l'endroit où se déroulent aujourd'hui les Sabados de la Rumba ». Ses talents de tout jeune danseur sont tout de suite les bienvenus pour donner vie aux nombreux rôles, solistes ou de ballet, qui apparaissent de fait de l'extension rapide du répertoire chorégraphique d'un CFN en pleine effervescence artistique : danses Yorubas, Palo, Congo, Afro-haïtien, Rumba... (photo ci-contre : danse de Palo dans le spectacle « Ciclo Congo »).



Son arrivée dans la troupe du CFN ne laisse pas non plus indifférents les danseurs et les danseuses de la troupe, dont beaucoup remarquent très vite le talent et les qualités humaines de Domingo. Eva Despaigne, alors professeur de danse au CFN et aujourd'hui directrice de la compagnie Obini Bata, se souvient : « J'étais fascinée par sa créativité, sa fantaisie, son imagination, par la manière dont il arrivait à exprimer sur scène tout ce qu'il portait en lui. J'ai tout de suite vu ses immenses potentialités comme danseur et chorégraphe » (Photo ci-jointe : Eva Despaigne et Domingo Pau dans le spectacle La Tajona).



Mais Domingo, dont la formation est assez empirique, doit encore compléter ses connaissances au moment de son arrivée au Conjunto. Certains collègues et ami(e)s– le prennent alors sous leur aile pour l'aider à se mettre à niveau. « C'était un plaisir de rester le soir pour danser avec lui et lui transmettre les pas que nous pratiquions », se rappelle Miriam Izquierdo, ancienne première danseuse du CFN et aujourd'hui professeur dans cette institution. Elle poursuit en riant : « Mais, quelques années plus tard, c'est

moi qui restait pour observer à la dérobée les pas qu'il montrait à ses élèves et les intégrer à mon tour dans mes cours » (photo ci-jointe : Domingo Pau danse La Jiribilla dans le Patio du CFN)

Pendant les deux décennies qui suivent, Domingo Pau va se dédier corps et âme à l'activité du Conjunto, interprétant de très nombreux rôles d'importance croissante, jusqu'à atteindre, en fait puis en titre, le grade le plus élevé dans la compagnie, celui de premier danseur soliste. Parmi les spectacles les plus remarquables auxquels il participa, on peut citer Triptico Oriental, sur une chorégraphie de Ramiro Guerra (photo ci-contre), Polyrythmia de Johannes Garcia, Oddovi el Cazadore et Oba Meta, de Juan Garcia.



« C'était un improvisateur fabuleux, avec une énergie incroyable, qui faisait des choses complètement folles, se souvient celui-ci. Un jour, alors que nous étions filmés par la télévision cubaine, il s'est mis à escalader un grand baffle pour danser au sommet. J'étais terrifié et je lui faisais signe de ne pas le faire, en oubliant mon rôle

en plein tournage, pendant que les caméras étaient braquées sur nous. Mais il l'a fait quand même, et cela a été une scène formidable ».

Mais ce talent d'improvisateur ne serait rien s'il ne s'appuyait sur un travail constant, acharné, poussé jusqu'au moindre détail, qui lui permet d'assimiler jusqu'au fond de lui-même les personnages qu'il interprète. « Lorsque je jouais Babalu Aye, l'Orisha-médecin, je jeûnais pendant 24 heures, je dormais par terre, je ne me lavais pas, et une fois au théâtre, je me recroquevillais dans un petit recoin du vestiaire jusqu'à entrer en scène » se souvient-il. Tout cela pour pouvoir mieux rendre sur scène la faiblesse et le caractère un peu titubant de ce personnage, qui est supposé être lui-même gravement malade – un rôle de composition

difficile pour Domingo, danseur au physique puissant et plein de vitalité (photo ci-contre : Domingo Pau en répétition au CFN).

Au fil de ces années, son répertoire prend une ampleur considérable tandis que s'affirme sa maîtrise de la scène. Il domine, bien entendu, toutes les formes de la Rumba. Tout d'abord, le Guanguanco, dont il a laissé des interprétations remarquables, parfois pleines d'humour, comme dans « Mama Abuela » (photo ci - contre). Dans cette composition, il joue le rôle d'un jeune garçon faisant l'école buissonnière pour aller s'amuser et danser la Rumba, et que sa grand-mère corrige sévèrement. Une fois son petit-fils parti à l'école, tout penaud, la vieille dame se débarrasse de sa canne pour danser une Rumba endiablée avec un beau jeune homme de passage.



Mais Domingo excelle surtout dans la Columbia, où, muni de ses machettes, il est connu pour ses exercices de dextérité et les improvisations spectaculaires. « Un jour, mes camarades m'avaient fait une mauvaise farce, se souvient-il. Tout en distrayant mon attention, ils m'avaient attaché les feux lacets l'un à l'autre avant que je ne rentre sur scène. J'ai dû danser toute la Columbia avec les deux lacets attachés, mais je m'en suis sorti, et le public m'a fait un triomphe ». Ce n'est pas par hasard qu'on le surnomme parfois « El Colombiano de Cuba ».



Il interprète aussi de nombreux autres styles : répertoire afro-haïtien (Petro, Vodou, Gaga), comme dans Triptico Oriental ; Palo, comme dans Ciclo Congo, où il joue le rôle du Tata, le vieux chef (photo ci-contre) : enfin troupe du Cabildo, où on l'a souvent vu dans le rôle du porteur de lanterne, ou Farandulero.

Mais c'est le cycle Yoruba, avec ses célèbres divinités, les Orishas, qui va lui offrir quelques-

uns de ses plus grands rôles : Elegba, Chango, Babalu Aye.... Parmi ceux-ci, c'est le personnage d'Oggun (photo ci-contre) qui lui a laissé les plus forts souvenirs - ainsi qu'à ses partenaires féminines, qui interprètent à ses côtés le rôle d'Ochun : « Il est le premier à avoir inventé la scène où Oggun se déguise en pierre pendant d'Ochun le cherche, se souvient Leonor Mendoza. Je mettais le pied sur lui en le guettant ». Quant à Domingo, il se souvient lui aussi avec émotion de ses différentes – et nombreuses - partenaires féminines dans ces rôles : « Dans une chorégraphie, je dansais en même temps avec trois Ochun, qui avaient chacune son rythme, sa saveur, son charme, inspirant ma danse de manière différente : Sivina Faval, Leonor Mendoza, Lucia Zulbiaurt... Ce fut pour moi un moment très fort, exceptionnel ».



Le CFN n'est pas seulement pour Domingo un lieu d'épanouissement professionnel. C'est aussi un endroit où il noue des amitiés profondes, durables, fondées sur des émotions artistiques partagées, mais alimentées aussi par le charme et la délicatesse de Domingo. « Depuis que nous avons interprété ensemble un duo de Chanclettas (claquettes) dans Polyrythmia, notre amitié n'a pas cessé de s'approfondir, dit Johanes Garcia. Domingo Pau, pour moi, c'est un peu comme un frère ». « Chaque fois qu'il revenait de voyage, il n'oubliait jamais de me ramener un petit cadeau : une petite statue, un éventail encore accroché au mur de mon salon, ... Il n'est jamais revenu vers moi les mains vides », témoigne Miriam Izquierdo (photo ci-jointe : Domingo en Equateur, avec Lucia Zulbiaurt et Miriam Izquierdo).

Généreux, séducteur aussi, Domingo a su et sait se faire aimer. Sans vouloir trop verser dans l'hagiographie naïve, je dois dire que j'ai été très frappé, au cours de mes entretiens, par l'expression générale, spontanée, d'un sentiment de sympathie profonde à l'égard de notre homme, à propos desquels les mêmes qualificatifs élogieux revenaient en boucle : « fidèle », « généreux », « dévoué », etc. Des qualités qui suscitent en retour de profondes amitiés : « Si Domingo me demande : « est-ce que tu aurais le temps de faire ceci ou cela pour moi ? » Je ne me demande même pas si j'ai le temps, je le fais tout de suite, car c'est pour moi un devoir d'amitié, une priorité absolue » dit Miriam Izquierdo (Photo ci-contre : avec la danseuse Leonor Mendoza).





Pour se convaincre que Domingo Pau est connu – et, surtout très aimé - bien au-delà d'ailleurs des frontières du CFN, il suffit de se promener avec lui dans les rues de La Havane. A peu près tous les cinquante ou cent mètres, on est alors abordé : par un voisin, un disciple, un ancien collègue de danse, un musicien, le père d'une jeune élève, le gardien d'un théâtre où il s'est produit, un simple « aficionado ». Cela donne un peu le vertige et ralentit aussi considérablement notre marche. La fréquence

de ces interruptions est telle que le jour où nous avons décidé, justement, de filmer ces rencontres inopinées, nous décidâmes de marcher au hasard dans la rue – moi-même suivant Domingo de quelques pas, caméra à la main - plutôt que de « mettre en scène » une rencontre fictive. « Tu vas surement rencontrer plein de gens, comme d'habitude » avais-je prédit. Bonne pioche : comme prévu, au bout d'une demi-heure, nous avons déjà été abordés trois ou quatre fois, sans avoir rien préparé (Photo ci-jointe : Domingo rencontre par hasard d'anciens élèves, dont la chanteuse Marlen).

L'une des raisons de cette popularité massive, très impressionnante, de Domingo – outre sa célébrité comme danseur – tient à l'intense activité pédagogique qu'il a déployée au cours des 25 dernières années. Parmi les danseurs de folklore cubain de moins de 40 ans -y compris certains que nous connaissons bien, car ils nous enseignent la Salsa en Europe – rare sont ceux qui n'ont pas pris, à un moment ou à un autre de leur formation, des cours avec Domingo Pau. Beaucoup en ont été profondément marqués et mentionnent ce fait avec fierté et reconnaissance (photo ci-contre : La troupe du Cabildo de La Havane).



Pour certains d'entre eux, Domingo a même joué un rôle décisif dans l'orientation de leur carrière. « C'est Domingo qui m'a donné l'idée de devenir chanteur de Rumba, explique Peki, aujourd'hui principal chanteur du groupe folklorique Jota Jota (photo ci-contre). J'étais alors danseur et j'aimais chanter, sans vouloir cependant en faire mon métier. Mais nous manquions de bons chanteurs et Domingo m'a convaincu de tenir ce rôle. Il a fait de moi ce que je suis aujourd'hui ». Luanda, fille aînée de Domingo et danseuse d'afro-cubain, aujourd'hui installée en France, dit presque

la même chose : « Mon père m'a appris tout ce que je sais ; ce que je suis aujourd'hui, je le lui dois entièrement ». Je reviendrai plus loin sur cette activité d'enseignant, qui a pris une place de plus en plus importante dans l'activité de Domingo au fil des ans.

Mais revenons pour l'instant aux années de maturité artistique du CFN et aux perspectives nouvelles qu'elles offrent à Domingo, en matière notamment de voyages à l'étranger. Certes, notre homme était déjà sorti de Cuba avant d'incorporer le CFN, notamment à l'occasion de quelques tournées dans des pays du camp socialiste européen : Moldavie, URSS (photo ci-contre : Domingo à Moscou en 1976)... Il était également parti en Afrique pour 9 mois, dans des circonstances moins pacifiques, pour intégrer le corps expéditionnaire cubain en Angola.





Mais c'est sa présence CFN, une des principales figures de proue de la culture cubaine à l'étranger, qui lui ouvre toutes grandes les portes du voyage. À partir de la fin des années 1970, les festivals et tournées d'enchaînement : Mexique, Belize (photo ci-contre), Saint Domingue, Pérou, Equateur, Ghana, Europe de l'est et de l'ouest, Chine... Les destinations sont innombrables au cours de ces années. Il ne se contente d'ailleurs pas de danser. Il donne aussi des cours, au Pérou, au Nicaragua ; il monte des chorégraphies, comme au Mexique en 1993

et 2001...:

Plus tard, il partira également en tournée avec d'autres compagnies , comme Rakatan, où il rentre comme chorégraphe en 2002 (photo ci-contre : Au Vietnam). Et au cours, des 15 dernières années, il viendra souvent en Europe – en Italie notamment – pour y donner des stages destinés à des danseurs amateurs. Mais cela aussi est une autre histoire, que nous aborderons plus tard.



De tous ces voyages, c'est sans doute la tournée du CFN aux Etats-Unis en 1980 qui a le plus marqué Domingo Pau. Il y interprète certains de ses premiers grands rôles du CFN, comme le duo de Chanclettas de Polyrythmia, sur les plus grandes scènes du pays : New-York, Washington... Au-delà de sa valeur artistique, l'événement avait également une forte portée politique. « C'était un moment de grande tension entre Cuba et les Etats-Unis, se souvient Domingo. Mais le public américain nous a fait un triomphe, et aucun danseur de la troupe n'a fait défection. Nous sommes tous rentrés à Cuba ».

À partir du début des années 1990, son activité s'oriente de plus en plus vers la chorégraphie et l'enseignement. Il met en scène plusieurs œuvres au CFN, comme Kuartieri Haitiano, Arayeyi, Azokere, Columbiano, Ukano Bencosi: El Botija.



Sa renommée croissante lui ouvre également de nouvelles opportunités à l'extérieur du CFN. La liste des autres compagnies, professionnelles ou amateur, au sein desquelles il a joué, au cours de ces 20 dernières années un rôle artistique, comme chorégraphe et professeur, est immense : Citons entre autres, le groupe folklorique Alafia, le Cabildo de la Havane, le Conjunto Folklórico de la Universidad de la Habana, la Cumparsa de l'Aviacion Civil, La Giraldia de La Habana (photo ci dessus), les groupes La Vivora et Los Marqueses de Atare, l'Opera Nacional de Cuba (où il a réalisé la chorégraphie de « Ekue Yambao »), la compagnie de cabaret Habana Night, la télévision cubaine (où il a participé à la chorégraphie de plusieurs spectacles, comme « Hommage à Benny More » en 1992). Il a également été professeur dans des institutions prestigieuses, comme l'Ecole Nationale des Arts et l'Ecole des Instructeurs d'Art. A l'étranger, il a été, entre autres, le chorégraphe du



premier Cabildo qui ait jamais défilé au Carnaval de Venise, en 1997 (photo ci-jointe : répétition des élèves italiens du Cabildo de Venise).

Une actualité artistique trépidante

Au cours des années récentes, le départ de Domingo du CFN lui a laissé encore davantage de temps pour développer ces activités. Aujourd'hui, celles-ci s'organisent autour de quatre pôles principaux : le Teatro America, la Compagnie Ebony, la Compagnie Obini Bata, enfin le groupe aficionado Alafia et le Cabildo de la Havane, que l'on peut regrouper dans une seule et même rubrique.



Au théâtre America, le rôle de Domingo Pau, comme professeur et chorégraphe illustre la légitimité dont il jouit dans le milieu de la danse populaire cubaine. Situé avenue Gagliano, au cœur du quartier de Centro

Habana, le Teatro America est l'un des lieux de spectacle les plus prestigieux de la capitale. Dans sa grande salle de 2000 places, se sont produits au cours des 70 années de son existence plus grands artistes étrangers et cubains. Beny Moré, Rita Montañe, Bola de Nieve y ont entre autres donné des récitals inoubliables. Perpétuant cette illustre tradition du spectacle populaire, le théâtre possède toujours sa compagnie de danse ainsi qu'une école destinée à alimenter celle-ci par de jeunes talents. (photos ci-dessus : une répétition du corps de ballet). Les danseurs en titre et les élèves suivent un programme de formation et de répétition intensif touchant à tous les styles de danse qu'ils sont susceptibles d'interpréter à l'occasion des différents spectacles du théâtre : ballet classique et contemporain, variétés, folklore



C'est tout naturellement que Domingo Pau a été sollicité pour assurer la formation des élèves au folklore afro-cubain, tout en participant, lorsque le besoin s'en fait sentir, à l'élaboration



des chorégraphies de la compagnie dans la même discipline. Deux ou trois fois par semaine, il se rend donc au théâtre America pour assumer cette tâche. « Domingo Pau tient sein du corps enseignant de notre compagnie un rôle de très grande importance pour transmettre à nos jeunes danseurs, qui sont déjà des professionnels, la connaissance de l'authentique folklore afro-cubain ». explique Conrad

Hernandez, régisseur du Ballet Teatro America (photo ci-contre : Les danseurs du corps de ballet forment « La piedra » sous la direction de Domingo Pau)

Obini Bata est un groupe de folklore afro-cubain dont la particularité est d'être exclusivement composé de femme. Né il y a une vingtaine d'années d'une idée de Carmen Menendez, il a réussi, malgré les réticences initiales de certains artistes conservateurs, attachés à la coutume interdisant aux femmes de toucher les tambours sacrés, à imposer son style : un petit groupe d'artiste polyvalentes (à la fois chanteuses, comédiennes, danseuses, musiciennes) interprètent des chorégraphies contemporaines basées sur l'esthétique et les codes du folklore afro-cubain traditionnel (pour en savoir plus sur Obini Bata, cliquez sur le lien suivant : [Obini](#)). Son exemple a suscité de nombreux émules dans différentes villes des provinces cubaines :



L'actuelle directrice du groupe, Eva Despaigne, amie et partenaire de longue date de Domingo Pau, lui a demandé de participer à ses côtés à la préparation des chorégraphies du prochain spectacle du groupe. « C'est un lutteur infatigable pour la transmission et l'épanouissement du genre afro-cubain. Il stimule d'une manière incroyable le travail de mes artistes » commente Eva. J'ai pu, en effet, le voir à l'œuvre à plusieurs reprises, exerçant une sorte de fascination sur les jeunes danseuses de talent chargés d'interpréter les rôles de Yemaya, Ochun ou Oya (photo ci-contre : Domingo entouré des artistes de Obini Bata au cours d'une répétition).



La compagnie *Ebony* – ébène si vous préférez – a été fondée au printemps par Domingo Pau et la chorégraphe Maybel Linares (photo ci-contre). Son projet : rendre hommage à l'immense diversité de la danse cubaine. Son, Cha Cha Cha, Salsa, Afro-cubain, Rumba... Maybel Linares a apporté son expérience du spectacle de Cabaret, et Domingo Pau, son immense connaissance du folklore cubain : « J'ai toujours aimé m'intégrer dans des projets plus larges que ce que je connais bien, c'est-à-dire l'Afro- Cubain et la Rumba » commente-il.

Pour compléter l'équipe de direction, ils ont demandé au chorégraphe Esteban Delgado, ancien danseur soliste et actuellement chorégraphe (photo ci-jointe), de venir les rejoindre pour s'occuper des parties de danse contemporaine et populaire (Salsa, Mambo, etc.). Le premier spectacle de la Compagnie, « Ayer y hoy », devrait être éterné à l'automne dans un grand théâtre de la Havane. « Nous y retraçons l'histoire de la danse cubaine dans ses différents aspects, depuis ses racines les plus anciennes jusqu'à ces manifestations actuelles » dit Maybel Linares.



Mais ne croyez pas que la fusion des différents styles ait été une chose aisée. Depuis les premières auditions le 10 mai 2010 et la formation d'une première compagnie, que de difficultés !! Il a fallu, à deux reprises, renouveler presque complètement l'équipe des danseurs, pour des raisons à la fois artistiques et de calendrier. Il n'est en effet pratiquement pas possible pour un danseur de faire partie de deux compagnies à la fois, et certains d'entre eux, qui appartenaient à d'autres troupes comme le ballet de la télévision cubaine, ont dû faire un choix. « J'ai moi-même dû

abandonner mes fonctions de chorégraphe dans la compagnie Rakatan pour me consacrer à Ebony », explique Domingo Pau. Finalement, une équipe stable de 8 couples de danseurs, venus pour certains d'entre eux de troupes prestigieuses, comme le Conjunto Folklorico Nacional ou les ballets de la télévision et cubaine, et tous titulaires de formations académique de haut niveau (ENA, ISA), a pu être formée (photo ci-contre).

L'une des principales difficultés, comme pour beaucoup de compagnies cubaines ne bénéficiant pas d'un soutien institutionnel, fut aussi de trouver un lieu de répétition. La compagnie travailla ainsi successivement au centre sportif Jesus Menendez du faubourg de Pogolotti, dans les salles de danse de la télévision cubaine, au cinéma Pairet en face du Capitole, avant d'élire finalement domicile au cinéma Almedia,



dans le quartier d'Ataré, à Centro-Habana. Encore les artistes durent-ils avant de commencer à y répéter, réparer eux-mêmes la scène aux planches défoncées. J'ai d'ailleurs pu observer, au cours de mes pérégrinations dans La Havane en compagnie de Domingo Pau, que beaucoup de compagnies de danse et de théâtre cubaines ont aujourd'hui élu domicile dans d'anciens cinémas de quartiers, aujourd'hui presque tous fermés et désaffectés.



Autre gros problème : les costumes : « ils ont été dessinés par Eduardo Arrocha, un des meilleurs stylistes de la danse cubaine, avec lequel j'avais déjà travaillé au Mexique » explique Domingo Pau. Mais si les costumes promettent d'être superbes, ils ne sont pas encore livrés. Et c'est même la principale incertitude qui pèse sur la date de la première – qui aura vraisemblablement lieu dans le courant de l'automne 2011 au prestigieux théâtre Mella – alors que les chorégraphies du spectacle sont pratiquement achevées.

La préparation artistique a également été ardue : « Une des principales difficultés a été de rendre compte de l'extrême variété diversité des formes d'expression de la danse cubaine tout en créant un style unificateur, propre à la compagnie Ebony » explique Esteban Delgado. Et même si les danseurs étaient d'un niveau technique très élevé, ils n'étaient pas forcément familiarisés avec toutes les formes d'expression dansée de Cuba, c'est notamment le cas de la danse folkloriques, que beaucoup de ces jeunes artistes ne connaissaient que par quelques cours académiques. « Pour bien danser le Son ou le Guaguanco, il faut savoir dans quelle atmosphère sociale ces danses se pratiquaient, explique Domingo Pau. Et cela, aucun d'entre eux ne le savaient



par leur expérience personnelle. J'ai dû leur expliquer la manière de s'habiller, de penser, de se comporter de ces gens. Par exemple, pour aller danser la Rumba, les hommes, quoique d'origine très modeste, s'habillaient très bien, avec beaucoup d'élégance, ils mettaient des boutons de manchette, des chemises bien repassées, des jolies chaussures de marque Amadeo ou Ingelmo. Et, quand ils

faisaient le mouvement de lever la main ou de soulever leur pantalon en le pinçant au niveau de la taille, si caractéristiques de la Rumba, c'était pour montrer aux femmes leurs boutons de manchette brillants et leurs chaussures soigneusement cirées. Moi, j'ai vu tout cela dans le solar de mon enfance, Las Camelias, dans le quartier populaire d'Ataré. Les voisins s'y réunissaient dans la cour pour danser. Si tu ne sais pas ces choses-là, tu ne peux pas bien danser la Rumba, car tes mouvements seront artificiels, tu ne sauras pas pourquoi tu les fais. C'est cette expérience-là que j'ai voulu transmettre aux jeunes danseurs. Je leur ai suggéré de demander à leur parents, à leurs grands-parents, d'évoquer les souvenirs de cette époque, je leur ai aussi fait faire un travail d'acteurs, en jouant les personnages du quartier : l'ivrogne, l'amant jaloux, la fille coquette, le vendeur ambulancier... Afin qu'ils intègrent dans leurs corps et dans leur danse ces images des années 1950 ».



Le résultat, d'après ce que j'ai pu voir au cours de plusieurs répétitions du groupe, est très impressionnant. Les danseurs, de très haut niveau technique, maîtrisent avec un naturel apparent une très grande diversité de styles, de la rumba à la danse contemporaine, en passant par le Son et le Cha Cha Cha. Ils peuvent aussi, à l'occasion, se transformer avec aisance en acteurs. Tout cela donne un spectacle vivant, captivant, avec une esthétique

suis generis, d'une très grande originalité.

Le groupe Alafia et le Cabildo de La Havane. Il y a une trentaine d'années, avec l'accumulation des difficultés économiques qui culminèrent avec la « période économique spéciale » des années 1990, le Carnaval de la Havane avait bien failli disparaître, et avec lui ses défilés dansés hauts en couleurs. Fort heureusement, un groupe d'amoureux du folklore afro-cubain, regroupés autour de chorégraphes Elda Palacio et Juan Jesus Ortiz, décidèrent de lancer deux initiatives jumelles destinées à maintenir vivantes les formes spontanées d'expression populaire.



Le Cabildo de la Habana est celui dont la taille est la plus imposante. Il rassemble en effet près de 140 danseurs et musiciens amateurs, venus du quartier populaire de Pogolotti et de ses environs. « Le 6 janvier, du temps de la colonie espagnol, les roi de Castille célébraient leur fête. A cette occasion, ils autorisaient esclaves Noirs à se réunir en « Cabildos » ou « Nations »

et à défiler, explique Domingo Pau, qui est aujourd'hui le directeur artistique du Cabildo. C'était l'occasion de manifestations bruyantes et colorées d'où est directement issu l'actuel Carnaval. J'ai toujours voulu maintenir vivante cette tradition. Dans les années 1970 et 1980 j'avais déjà animé des activités de ce type comme le groupe folklorique de La Havane. Depuis 21 ans maintenant, je le fais dans le cadre de ce projet communautaire du quartier de Pogolotti ». L'idée du Cabildo est de sauver l'esprit du Carnaval tel qu'il existait encore il y a une trentaine d'années. C'est pourquoi ses chorégraphies donnent une place fondamentale à la culture afro-cubaine : Orishas, Congas. Tous les artistes – chorégraphes, danseurs, percussionnistes – doivent donc dominer ce répertoire.



Tous les ans, au début du mois d'août (du 8 au 13 août cette année), le Cabildo anime le Carnaval de la Havane qu'il ouvre tous les soirs par un défilé sur le Malecon. « Nous changeons de spectacle tous les deux jours en alternant Orishas, Congas, danses de Trinidad » précise Domingo Pau. Le Cabildo se rend ensuite dans d'autres villes de Cuba, comme cette année Matanzas, Cardenas ou Cienaga de Zapata. Il s'est également produit dans différents pays européens à l'occasion de programmes d'échange inter-culturels : en France (avec l'association Cuba-France, il y a une quinzaine d'années), en Espagne (avec la Mairie de Bilbao), en Italie... des voyages au Chili et au Mexique sont également en préparation.



Dans sa version de base, le spectacle du Cabildo dure 90 minutes. La première partie est constituée de danses d'origine africaine : Yoruba, Congo, Abakua, Franco-haïtien... La seconde partie présente une culture plus typiquement créole : pregones, danses populaires (Son, Mambo, Cha-cha-cha), Cumparsas. Le spectacle se termine par une grande Conga cubaine et des danses de chanclletas (claquettes).

Le Cabildo a un frère jumeau : le groupe Alafia, né pratiquement en même temps que lui, mais rassemblant un nombre plus restreint de participants, qui sont aussi le noyau dur du Cabildo. Ils sont là quelques dizaines de jeunes du quartier populaire de Pogolotti, amateurs des danses afro-cubaines. Les participants sont regroupés en deux classes : le groupe des cauris¹, débutants auxquels sont enseignés les rudiments de la danse, et le groupe des plus avancés, qui prépare les spectacles. Tous les mardis et jeudis soir, ils se réunissent dans la grande salle du théâtre du centre sportif Jesus Menendez de Pogolotti pour répéter leurs chorégraphies... puis se retrouvent en groupe élargi pour la répétition du Cabildo le mercredi soir.



cubain de la culture.

Au cours de ses vingt ans d'existence, le projet a vu passer plusieurs générations d'élèves, dont certains ont depuis suivi une carrière de danseurs professionnels. Le groupe Alafia se produit régulièrement à Cuba (par exemple au festival de musique afro-cubaine Wemilere de Guanabacoa) mais aussi à l'étranger : France, Espagne, Danemark... Il appartient au petit nombre de projets communautaire dits de catégorie A, c'est-à-dire ceux dont la qualité artistique est considérée comme la plus élevée par le ministère

Comme tous les artistes et toute la population cubaine, le Cabildo et le groupe Alafia se débattent au milieu de grandes difficultés matérielles. Leur salle de répétition, qui fut aussi la salle de théâtre du centre Jesus Menendez, est par exemple en très mauvais état. La lumière est très déficiente et la plupart des sièges sont hors d'usage, au point qu'il n'est plus possible d'y donner des spectacles comme c'était encore le cas il y a vingt ans. La compagnie du Cabildo confectionne elle-même ses vêtements, de manière bénévole, mais doit faire appel aux dons pour se procurer son matériel de base : tissus, instruments de musique, et, apparemment le plus difficiles de tout : chaussures. Elle peut compter aussi sur quelques soutiens, comme l'explique Ramon Silverio,



directeur général du Cabildo : les musiciens du groupe Klimax de Geraldo Pilotto, qui répètent au centre Jesus Menendez dans la même salle quasi-désaffectée que le Cabildo, lui ont fait cadeau de quelques tumbadoras ; un groupe de pasteurs afro-américains engagés dans une activité d'aide à Cuba, la « Caravane pour la paix », fait appel aux services d'animation du Cabildo et du groupe Alafia, en échange de quelques dons, lorsqu'il viennent remettre le produit de leur collecte au révérend Suarez, pasteur du temple « Martin Luther King » de Pogolotti. L'institution chargée de l'organisation du Carnaval de la

Havane » confectionne également quelques vêtements pour le Cabildo. Mais tout cela paraît bien précaire, en tout cas pas à la hauteur du talent et de l'enthousiasme des artistes, professionnels et amateurs, qui composent le Cabildo...

¹ Les cauris désignent les petites coquilles d'escargots utilisées pour dire l'avenir dans la divination de la Regla de Ocha.

Une répétition générale du Cabildo, au début du mois d'août dernier, m'a permis d'apprécier la capacité de Domingo Pau a diriger de grands ensembles de danse : près de 150 danseurs étaient alors réunis au fond de l'ancienne piscine olympique – aujourd'hui désaffectée - du centre Jesus Menendez de Pogolotti pour achever les préparatifs de leur défilé. Il fallait voir avec quelle énergie et quelle maestria Domingo Pau, muni d'un simple sifflet, parvenait à maîtriser et à diriger seul ce gigantesque corps de ballet... (photos ci-dessus et ci-contre).



Un voyage à travers l'histoire contemporaine de Cuba et la géographie de la Havane

Mais l'expérience que j'ai vécue aux côtés de Domingo au cours du mois de Juin dernier dépasse la seule dimension artistique. A travers le fil de sa vie, j'ai pu percevoir les échos des cinquante dernières années de l'histoire cubaine. Et notre périple vers les différents lieux de son existence, dans les différents quartiers de la Havane, m'a permis de découvrir maints aspects de cette ville qui d'ordinaire échappent aux touristes.



« Un matin de 1960, j'ai entendu un bruit énorme, et les murs de notre Solar d'Ataré ont tremblé. Le cargo français La Coubre, chargé d'armes à destination de la révolution cubaine venait de sauter. Je me suis précipité vers le port, car je craignais que mon père, qui était docker, ne soit au nombre des victimes. Heureusement, il n'était pas allé travailler ce matin-là. Mais beaucoup de ses camarades de travail sont morts, ce jour-là ». Par beaucoup d'aspect, dans ses grands traits comme dans ses petites anecdotes, l'histoire de Domingo Pau reflète celle du Cuba contemporain.

Il naît en 1950 dans un Solar, une habitation collective du quartier d'Ataré, a Centro Habana, dans une famille très pauvre, d'un père docker et d'une mère femme de ménage (photo ci-contre : Domingo bébé dans les bras de sa mère, aux côtés de son père). La famille s'entasse dans deux petites pièces donnant sur un corridor à ciel ouvert, où les voisins se réunissent le soir et le dimanche pour danser la Rumba. Plus tard, il part avec sa mère vers le quartier de Parque Maceo. Il m'a emmené dans ce parc, où petit enfant, il apprit à nager dans la grande fontaine centrale. « Les adultes nous interdisaient de nous baigner dans



le Malecon tant que nous n'avions pas montré que nous pouvions nager là sans perdre pied ». C'est à deux pas de là au bas de ce qui est aujourd'hui l'hôpital Hermanos Almeijeiras, alors en construction (photo ci-contre, qu'il aide sa mère à préparer des casses –croutes pour les ouvriers du bâtiment). Temps difficiles de privations de toutes sortes, et aussi de fréquents déménagements liés aux changements d'emplois et aux difficultés financières de sa mère.

En tant que frère aîné, il joue un peu le rôle de chef de famille, exerçant notamment son autorité et ses talents innés de pédagogue sur des deux sœurs cadettes, Caridad et Tania (photo ci-contre : aux côtés de sa jeune sœur Caridad et d'une amie). « Il m'apprenait à monter à bicyclette en me tenant le guidon, se rappelle Caridad. Un jour, il n'a lâchée sans me prévenir. J'ai continué sans m'en apercevoir, puis quand se m'en suis rendu compte, j'ai eu très peur et je suis tombée. Mais en remontant sur le vélo, je savais rouler toute seule ».



« J'aimais danser ; un jour je suis allée danser en cachette toute seule sur la place de la révolution. J'étais nu-pieds. Il m'a retrouvée, et m'a dit que j'avais trois minutes pour rentrer à la maison. trois minutes plus tard, j'y étais ». se rappelle Tania. Inutile de dire que ces deux femmes adorent ce frère attentif, affectueux et célèbre, dont elles ont tant admiré les talents de danseur «. un soir, dans un théâtre, je l'ai vu entrer sur scène, je me suis levée en criant « Regardez, c'est mon frère, c'est mon frère qui danse !!! Les gens m'ont obligée à me rasseoir », se souvient Tania (photo ci-contre).



Vers l'âge de 12 ans, juste après la révolution, Il déménage encore une fois pour s'installer à San Miguel de Padron, un faubourg populaire de La Havane aux allures de grand village, avec ses petites maisons basses entourées de jardins (photo ci-contre : devant la maison où il a pris ses premiers cours de danse). C'est là qu'il va rentrer dans son premier groupe de danse amateur, dirigé par Elda Palacio (photo ci-contre). « Mon premier



souvenir de lui, c'est le jour où j'avais annoncé que nous allions commencer un cours de Palo (littéralement : bâton), se souvient Elda. Il est arrivé avec un bâton. Je lui ai dit : mais qu'est-ce que tu fiches avec ça, petit ? Il m'a dit : madame, c'est une danse de bâton, alors j'ai amené un bâton. J'ai du lui expliquer la différence ». Une anecdote, qui au-delà de sa touchante naïveté, révèle le sérieux et l'application avec lesquels Domingo, dès le

début, s'est investi dans la danse.

Ses progrès sont fulgurants. « Il avait une extraordinaire capacité d'apprentissage et pouvait reproduire très rapidement des figures très complexes » se souvient Elda. Très vite, il manifeste son intention d'intégrer une troupe amateur de plus haut niveau, Kalunga. « Je lui ai dit d'y aller, se souvient. Je n'ai jamais voulu freiner les élèves dans leur progression ». Quelques années encore, et c'est Domingo lui-même, qui, après avoir participé en 1969, à la création du groupe Patakin, où il tient déjà le rôle de danseur soliste, qui demandera à Elda de venir l'y rejoindre pour devenir, cette fois sa partenaire. (photo ci-contre : Domingo avec son ami le danseur Johanes Garcia).



Mais entretemps, le souffle de la Révolution a touché Domingo. Pour un tout jeune homme idéaliste, venu d'un milieu très modeste, noir de surcroît, celle-ci représente alors un espoir véritable, la promesse d'une vie libérée de l'exploitation et du racisme. Cela vaut bien quelques efforts. Il s'engage alors dans le mouvement « révolutionnaire », en rejoignant les brigades juvéniles. Il y participera pendant plusieurs années, dans différents lieux de la

province cubaine aux grandes campagnes de masse des années 1960 : mobilisation pour la récolte de la canne à sucre et du café (photo ci-contre : dans la région de Camaguey), alphabétisation et éducation artistique des populations rurales. Il va à Camaguey, à l'île de la jeunesse, ... « Dans la journée, nous coupions la canne à sucre. Le soir, nous donnions des spectacles et des cours de danse à nos camarades. C'était épuisant, mais nous étions jeunes, heureux.. » se souvient Domingo. Il rencontrera à l'occasion de ces activités de nombreux artistes, dont, entre autres, Juan Formell, fondateur et directeur du groupe Los Van Van (photo ci-contre : avec Chacha, fondateur des Muñequitos de Matanzas).



Autre épisode, beaucoup moins plaisant : ses neuf mois de service actif en Angola, où il est envoyé, comme beaucoup d'autres jeunes cubains de sa génération (photo ci-contre)... Heureusement pour lui, pas dans les troupes de combat. « J'ai eu la chance d'en revenir sur mes pieds », commente Domingo.



Après quelques autres expériences de danse, il rejoint en 1976 le CFN, où il peut se consacrer entièrement à son art. Mais les échos de la Révolution vont encore résonner pour lui d'une autre manière. En 1990, il quitte pour deux ans, le CFN, pour intégrer une « brigade de constructeurs ». L'idée est simple et un peu étrange : pour pouvoir devenir propriétaires d'un logement en dur, les cubains « volontaires » doivent eux-mêmes construire, de leur mains, un immeuble. Domingo troque donc ses habits de danseur contre une pelle et une pioche, et devient pendant deux ans maçon, charpentier (photo ci-contre), jusqu'à obtenir enfin l'appartement tant convoité, un trois-pièces qu'il habite encore aujourd'hui, dans le quartier de Marianao. En prime, il reçoit enfin son grade de premier danseur soliste, rôle qu'il jouait déjà de facto depuis des années au CFN. « J'ai reçu l'avis par le courrier. Cela ne m'a pas fait tellement plaisir. J'avais plutôt l'impression qu'on régularisait une dette assez ancienne à mon égard ».



L'esprit militant n'a pas abandonné Domingo Pau. Il est profondément impliqué dans l'animation de plusieurs projets culturels communautaires, dont le plus important sont le groupe Alafia et le Cabildo de La Havane (photo ci-contre). Il se bat, dans des conditions matérielles très mauvaises – salles mal éclairées, absence de vestiaires, - pour transmettre les traditions populaires et le goût de la pratique artistique à la jeune génération. « Cela donne aussi le goût de l'effort et de la discipline à des jeunes d'origine modestes qui autrement seraient un peu laissés à eux-mêmes » commente Domingo.



Cependant. Il faut vivre aussi, et Domingo, comme tous ses compatriotes, est confronté à de difficiles contraintes matérielles. Malgré son statut prestigieux, ses revenus restent plus que limités, et Domingo n'est pas, loin de là, un homme riche.

Alors il y a la ressource des cours et des stages à des élèves étrangers. Au cours des dix dernières années, il s'est beaucoup déplacé en Europe, notamment en Italie où il a animé de nombreux stages, à Venise, à Rome. « J'ai monté le premier Cabildo qui ait jamais défilé au carnaval de Venise », dit-il avec beaucoup de fierté. Il a également animé des stages à l'occasion de croisières entre l'Irlande et Cuba (photo ci-dessous).



Mais pas question pour lui de quitter son pays, comme l'on fait tant de ses collègues : « mes racines sont ici. Je me nourris de mes amitiés, du ciel de la Havane, Sans cela, je crois que je mourrais d'asphyxie, un peu comme un poisson hors de l'eau ». Alors, il reste à Cuba.



Aujourd'hui, avec ses 40 ans de vie artistique, Domingo est un homme respecté et aimé de tous, une véritable institution dans le monde de l'afro-cubain. La liste des prix et distinctions qu'il a reçus pour son travail artistique est immense : Médaille Raúl Gómez García, Ordre de la Culture Nationale. Membre de la prestigieuse Uneac (l'Union des écrivains et artistes cubains), Il est constamment sollicité pour participer à des jurys de Festival ou à l'organisation de manifestations artistiques de haut niveau, dont le célèbre Festival

Wemilere de folklore Afro-cubain, qui a lieu chaque année à Guanabacoa, et dont il a d'ailleurs été l'un des fondateurs (Photo ci-contre : Domingo sur les lieux du Festival).

Et l'avenir ? A court terme, il attend avec impatience que les spectacles et les chorégraphies nouvelles qu'il a monté avec Obini Bata et le groupe Ebony soient enfin montrés au public. A plus long terme, il voit avec plaisir se concrétiser le développement artistique de ses enfants : Le malheur a cependant voulu que sa deuxième fille, Dahomey, spécialiste de la danse de cabaret, ait récemment été ravie à son affection. Mais son cadet, Kumasi (photo ci-contre, bébé avec sa maman Olga, épouse de Domingo), vient de passer un



diplôme de danse classique. Quant à son aînée, Luanda, elle anime à Nice une académie de danses Cubaines. Lors de mon passage en juillet dernier, il était en train de monter avec elle une chorégraphie de Chango, rôle évidemment un peu nouveau pour cette très charmante et très féminine danseuse (photo ci-contre). Et puis, il y a plein d'autres jeunes artistes qui gravitent autour de lui et que cet homme au cœur généreux considère un peu comme ses enfants, comme, la fille de son amie Miriam Izquierda, actuellement danseuse soliste au CFN et dont il surveille la trajectoire artistique d'un œil attentif.

Un dernier mot Pour finir. Domingo Pau, avec tout son talent, est aussi un être très accessible et d'une grande simplicité. Si vous voulez vous approcher de la plus authentique culture cubaine, il pourrait être pour vous aussi un mentor généreux et efficace. Il vous fera sans doute vivre des moments extraordinaires (photo ci-jointe : Rumba improvisée avec les chanteurs Farinas et El Pequeño Gigante). Et vous aurez en plus l'opportunité de soutenir des projets communautaires généreux à l'immense valeur humaine et artistique, comme Alafia ou le Cabildo de La Havane. Pensez à cela la prochaine fois que vous vous demanderez quel professeur et quel mentor choisir lors de votre prochain séjour à La Havane.



Fabrice Hatem